

{ Cécile Kovacs hazay*

***Histoires* (2010) : un roman graphique sans histoires**

* Maître de conférences en littérature comparée, université de Limoges

Histoires ordinaires ou *Contes de la vie ordinaire*. O Pribjehi. *Histoires*, roman graphique de Máša Bořkovcová, Markéta Hajsá et Vojtěch Mašek aurait également pu s'appeler ainsi, car les trois *histoires* présentées ici sont ordinaires et banales, elles sont des récits du quotidien¹. Et c'est là précisément l'intérêt de l'ouvrage : l'ordinaire, parce qu'il n'est habituellement pas représenté quand il s'agit de personnes tziganes, devient extraordinaire. Les trois auteurs d'*Histoires* content les vies de leurs héros dans leur banalité, ce qui permet à ceux-ci de n'être pour une fois pas stigmatisés d'emblée comme « différents », « étranges », « étrangers ». Dit autrement, ces vies singulières ne sont pas rabattues sur une appartenance qui englobe et dissout. Les héros ne sont donc pas « les Roms » au pluriel d'un ensemble confus de personnes sensées être toutes pareilles, mais des subjectivités singulières. Ce sont des hommes et des femmes avant tout, qui sont identitairement aussi des Tchécoslovaques et aussi des Tsiganes.

Trois histoires comme les autres

Trois histoires pour trois itinéraires ordinaires. Albina a 45 ans, elle a vécu la misère avec son mari et ses sept enfants dans un campement rom slovaque ; elle entretient une relation clandestine avec un Gadjo (un non-Tsigane ou « un Blanc », comme on le dit là) venu faire de l'humanitaire dans son village. Ferko a la soixantaine et il a tenté sa chance en Suède avec succès, avant d'en être exclu à cause de sa fille. Keva a 21 ans, elle fait des petits boulots à Prague tout en flirtant d'un homme à l'autre en attendant de trouver le bon.

Ce livre déjoue toute tendance essentialiste ou culturaliste : non, « les-Tsiganes » ne sont pas tous pareils et indifférenciés ! *Histoires* permet de façon salutaire de poser un discours non ethnique sur des personnes bien réelles dans leurs différences. On lit ainsi des tranches de vie qui sont parfois des plus triviales. Le lecteur peut se demander pourquoi par exemple raconter un désaccord banal entre un adolescent et ses parents participe de ce caractère extraordinaire : c'est que le livre contraint à s'habituer au fait que les Tsiganes sont des gens comme les autres.

Sans qu'il soit possible de distinguer proprement l'itinéraire individuel de l'itinéraire social collectif (les sciences sociales ne montrent pas autre

chose), des éléments d'histoire collective sont rappelés au fur et à mesure du déploiement de ces récits. Ainsi apprend-on par exemple comment la Révolution de velours a été vécue par les protagonistes. Car les personnages sont des Tchèques et des Slovaques, citoyens de leur pays, évidemment. Dans leur récit biographique, qui est présenté au lecteur comme spontané, les références culturelles populaires tchèques sont nombreuses. Et il n'y a bien que des personnes ignorantes ou mal intentionnées pour croire et faire accroire que les Roms de leur pays ne seraient pas de leur pays. Ainsi cette enseignante de tchèque à l'école que fréquente Keva : tandis qu'un élève demande pourquoi les Tsiganes ne parlent pas tchèque, reflétant les préjugés du sens commun, l'enseignante répond : « *Parce qu'ils ne veulent pas l'apprendre. C'est pourquoi ils parlent un tchèque cassé.* » Keva : « *Ce n'est pas vrai.* » L'enseignante : « *Si, c'est vrai.* » Keva : « *Et pourquoi je suis là ? Et pourquoi je parle tchèque ?* » L'enseignante : « *Tu es l'une des rares exceptions.* » Keva : « *C'est complètement faux. Mes parents, mes amis parlent tchèque. Et tous, ils vont à l'école, et tous, ils veulent devenir quelqu'un.* » (p. 311)

Les trois protagonistes sont des individus. Et des Tchécoslovaques. Et des Tsiganes : Roms Servika/Slovaques, Roms Hongrois ou Roms Vlax. Car l'ouvrage ne renie aucunement leur identité romani. Au contraire : les enquêteurs insistent pour que les protagonistes racontent en quoi le fait d'être Rom les amène à subir des discriminations. Dans les trois histoires, la discrimination principale est d'ordre économique. Si la pauvreté extrême n'est pas l'exclusive des Roms, ces derniers sont pour la plupart les habitants les plus pauvres des Républiques tchèque et slovaque. L'histoire d'Albina, qui vit dans un campement à la campagne, témoigne de cette détresse matérielle au quotidien et de ses conséquences, comme lorsque une inondation naturelle vient détruire les habitations. En tant que fils de forgeron, Ferko semble mener une vie matérielle un peu moins tourmentée, mais les années accumulées le renvoient à une vie matériellement précaire, (p. 134). L'histoire de Keva montre comment le fait d'être Rom expose à tout un ensemble de souffrances sociales : le chômage d'abord, puisque les Roms ont été les premières victimes de la fin de l'industrialisation, au-delà du fait qu'ils sont discriminés à leur entrée sur le marché du travail ; mais aussi l'influence des sectes, l'emprise de la drogue, les mauvais soins de santé, la relégation scolaire des enfants dans des écoles pour handicapés. Si ces épreuves ne leur sont pas propres, leur cumul, dans le cas des Tsiganes, atteste la force de la discrimination dont ils sont victimes. Victimes ils le sont aussi des insultes et des agressions physiques récurrentes des *skinheads*, ou d'une police qui ne les protège pas toujours.

Des histoires, des langues et des dessins emportés dans l'Histoire

Ces destins singuliers et familiaux de milieux différents montrent des familles déstructurées par l'Histoire. Les politiques nationales « de rééducation et de persuasion » et une tradition juridique mêlant droit du sang et droit du sol en répertoriant des « non-citoyens » ainsi que des déplacements massifs pour obtenir un emploi, ont violemment démantelé la culture romani de Tchécoslovaquie, générant parmi les Roms des désastres économiques, culturels et familiaux. Malgré la violence décrite sans enjolivement de ce quotidien où l'on comprend page à page que l'histoire politique pénètre toujours l'histoire individuelle, ces récits ne cèdent jamais à une lourdeur pathétique, laissant parfois même place à l'humour.

Ce n'est pas la première fois qu'un itinéraire particulier d'une Romni tchécoslovaque est couché sur papier et traduit en français. Avec *Je suis née sous une bonne étoile*, Elena Lacková, militante rom communiste sous l'ère soviétique, avait déjà livré à l'ethnologue Milena Hübschmannová l'histoire de sa vie particulière – aux deux sens de l'adjectif : individuelle et originale. *Histoires* est le résultat d'un travail d'ethnologues pragois, qui mettent en mots des trajectoires biographiques, dans une continuité avec l'histoire orale mais aussi avec la tradition tsigane du récit familial anecdotique raconté oralement, collectivement et quotidiennement : le *vakeriben*. Cette enquête de deux années est mise en abyme dans le livre. Participant des procédés de vraisemblance, le récit met en scène les enquêteurs, les protocoles, les enregistrements. « *Je suis restée un an pour faire une recherche de terrain et faire de l'observation participante. Je voulais comprendre le fonctionnement de l'ensemble du village rom.* » (p.52) La nouveauté la plus heureuse de ce livre est le recours à la bande dessinée. Les trois récits biographiques s'inscrivent dans la continuité graphique évidente d'Art Spiegelman et de Marjane Satrapi, cette dernière étant d'ailleurs explicitement nommée par une des enquêteuses : « *Tu nous racontes ta vie. Et moi, Marketa, et aussi un copain qui dessine... / Ils feraient ça avec moi. Un livre sur toi. Une BD. / C'est à la mode maintenant. Les gens écrivent des livres sur leur vie sous forme de BD. Je t'ai apporté celle-ci. La bonne femme vient d'Iran.* » (p. 257) Le support bande dessinée revêt une dense recherche artistique, le rapport entre textes et images créé par Vojtěch Mašek (un illustrateur connu en République tchèque) étant formidablement polymorphe. Tantôt l'image explique le texte, tantôt elle l'illustre, tantôt il n'y a plus que du texte, tantôt la vignette prend toute la page, tantôt le roman graphique devient dessin-photos, etc. Le choix de la bande dessinée s'explique sans doute aussi par la volonté de diffuser plus largement ces récits ordinaires et leur propos finalement très politique.

C'est enfin le travail de restitution linguistique qui renforce encore l'intérêt de l'ouvrage. Dans sa note liminaire, la traductrice Milena Fučíková précise de façon intéressante ce qu'elle a dû traduire. En effet, comme très souvent en Europe centrale et orientale, les Roms d'*Histoires* sont polyglottes, « étrang[ers] à une culture monolingue » (p. 3), contrairement à l'enseignante de Keva qui, probablement monoglotte, ne saurait concevoir qu'on parlât plusieurs langues ! Avec en plus la partition récente de la Tchécoslovaquie en deux pays, c'est un texte en plusieurs langues que la traductrice a livré en français : texte à la fois en slovaque, en tchèque, en romanès slovaque, en romanès vlax et parfois en un sabir tout personnel. Les protagonistes étant peu lettrés, leur expression est « orale, maladroite et naturelle » et « nos auteurs ont souhaité garder cette manière de parler » (p. 3) La traductrice précise que le choix d'une langue varie selon les sentiments exprimés par le locuteur.

Fin de l'histoire

Ce livre très dense s'inscrit de façon heureuse en contre-point de ces trop nombreux écrits ethnicisants et généralisants sur les Tsiganes qui relèvent de la dangereuse « psychologie des peuples ». À l'opposé, et avec l'humilité de ne pas vouloir imposer un discours universel, *Histoires* propose ces trois parcours ordinaires qui démontrent qu'il n'y a pas de Tsigane « type ». On conclura par une phrase programmatique de la traductrice : « *Si le lecteur, en lisant cette trilogie, ressent un peu de cette complexité opaque et de cette étonnante richesse, j'aurai peut-être transmis quelque chose de vrai.* »

Notes

1. *O Pribjehi. Histoires* de Mária Bořkovcová, Markéta Hajská et Vojtěch Mašek, Bande dessinée, 365 pages, Bussy Saint-Georges, Éditions ça et là, 2011 (2010, Lipnik), traduit du tchèque/slovaque/romani par Milena Fučíková.

Ce texte a d'abord paru sur le blog du *Monde diplomatique* le 16 décembre 2012 : <http://blog.mondediplo.net/2012-12-16-Trois-Tsiganes-ordinaires-en-Tchequie-et>, puis <http://visionscarto.net/trois-tsiganes-ordinaires>.

{ Marine Leduc*

La représentation des Tsiganes dans la littérature jeunesse : du rejet à la reconnaissance

*Journaliste

Chaque peuple ou groupe d'humains a deux existences : une vie réelle et une existence fictive, nourrie par les récits et les représentations artistiques. Les Tsiganes ayant une culture orale, ce sont des gens de l'extérieur qui ont forgé leur histoire et leur représentation. Ces deux existences, réelle et fictive, s'influencent mutuellement, il n'est pas sans penser que l'attitude négative envers ce peuple est largement influencée par la fiction et l'art. C'est ainsi qu'après la Seconde Guerre mondiale, de nombreux réalisateurs ou écrivains ont tenté de rétablir une image positive du Tsigane à travers des documentaires et des écrits proches du « réel ». On peut citer le film *Khamsa*¹ de Karim Didri ou le roman *Grâce et dénuement* d'Alice Ferney². Souvent peu évoquée, la littérature jeunesse a un rôle important dans l'étude de la représentation du Tsigane car elle reflète l'imaginaire collectif et les évolutions des représentations du Tsigane. C'est avec la littérature jeunesse que la figure du Tsigane peut acquérir une image positive, à la fois sociale et esthétique.

La littérature jeunesse jusqu'à la Seconde Guerre mondiale : le Tsigane diabolisé

Dans la littérature jeunesse du XIX^e siècle, le Tsigane est souvent rejeté et calomnié. Les clichés subsistent et nourrissent une image négative du Tsigane. On retrouve cette représentation dans *Les Bohémiens*, nouvelle d'Erckmann-Chatrian³, dont voici une illustration⁴ :

Christian Wagner, garde-champêtre dans un petit village d'Alsace, aperçoit un campement de Bohémiens dans la forêt et demande de l'aide aux villageois pour que ceux-ci s'enallent. La description physique des Bohémiens correspond à l'imaginaire de l'époque : « *Des hommes, des femmes, des filles, des garçons, tous crépus, tous couverts de guenilles abominables. [...] Les femmes avaient des sacs en grosse toile sur le dos, et dans leurs sacs, un, deux, et même trois enfants, qui regardaient avec leurs yeux noirs et brillants, comme des nichées de pies. Les filles étaient aussi belles qu'il soit possible des les figurer,*



Les bohémiens.